

BENESTROFF Corinne, *L'imagination de l'inimaginable. Interrogations sur la résilience et la Résistance (L'Écriture ou la vie de Jorge Semprun)*, Mémoire de Master 2 – UFR de Littérature française, Université Vincennes – Saint-Denis (Paris VIII), 2008, 127 p. + 3 cédéroms (Promoteur : Pr. Pierre BAYARD)

L'ouvrage de Jorge Semprun, *l'Écriture ou la vie* (1994), peut être lu comme une étude clinique des processus de résilience. Né à Madrid en 1923, exilé en France en 1939, il s'engage à 18 ans dans la Résistance. Arrêté en 1943, il est déporté à Buchenwald.

Par le biais d'une écriture de la corporéité marquée par la loque et le déchet, le texte immerge le lecteur dans le monde de l'effroi et dans l'après-coup du trauma. S'il sonde les « aires de catastrophe »¹, questionne l'essence du mal, dissèque le noyau mélancolique. Il dévoile aussi la cicatrisation en cours, les forces de résilience à l'œuvre.

Trauma et processus de résilience

Les récits des survivants mettent à jour des stratégies adaptatives spectaculaires qui constituent les trames des processus de résilience. La résilience désigne un ensemble de mécanismes participant à la restauration du moi suite à un choc traumatique. Ce concept émergent dans les années 1980, décrit les mécanismes de défense invalidant la prédictivité d'apparition des troubles après un traumatisme. La résilience se nourrit donc du traumatisme. Elle procède d'un réaménagement des mécanismes de défense habituels dans lequel la culture tient une large place. Mais la résilience ne peut se tisser que dans un contexte facilitant, les stratégies de survie sont d'abord collectives.

Ainsi, Semprun découvre à son arrivée à Buchenwald « l'organisation clandestine du parti »². Cette « statue idéale » intériorisée permet de transcender l'expérience et de se projeter dans l'avenir.

Résistance et résilience

L'hypothèse d'une articulation possible entre résistance et résilience est offerte par la proximité homophonique des mots qui ouvre de nombreuses voies associatives. Le processus de résilience se construit grâce à des formes de résistances convergentes inscrites dans une activité sublimatoire. Si l'on admet que l'entrée dans la Résistance est une sublimation, l'analyse devient possible.

Nous savons que la résilience trouve son origine dans le travail de deuil. Peut-on dire qu'il en va de même pour le fait résistant ? En considérant que l'armistice, l'occupation sont vécus comme un choc, un bouleversement profond, il est possible de décrypter les effets traumatiques de ces événements.

La cassure du quotidien, la disparition des valeurs fondatrices de la culture suscitent des émergences dépressives repérables dans les récits des contemporains. La thématique de l'effondrement, les idées de ruine sont perceptibles dès 1940. Le champ lexical englobant la nuit, l'opacité, les ténèbres, est prédominant. Très vite, la mort surgit au fil des écrits.

Ces indices permettent d'affirmer l'existence d'un travail de deuil à l'œuvre visant la réparation de l'effraction traumatique provoquée par les événements. Cette réparation prend des formes diverses : graffitis, tracts, lettres, poèmes. Elle propose dans un double mouvement, l'expression de la souffrance et l'instauration de modalités de résistance. En effet, en recréant un socle de références culturelles communes, cette mentalisation appelle au réveil des consciences, réanime le sentiment d'appartenance et favorise l'engagement.

Résister implique d'importants réaménagements pulsionnels, facilitant le renversement des valeurs habituelles. Contrevenir à la loi, braver la mort, la donner sont autant d'activités signant l'avènement d'un nouveau Moi. Les résistants doivent combattre sur deux fronts : un front intérieur, un front extérieur, celui de la réalité.

Le déni du danger et de la mort alimente l'action régie par les règles d'or de la vie clandestine : « fractionner, agir, ne jamais rien dire à personne. »³ L'application de ces règles suppose un clivage se

¹ Davoine F., Gaudillière J-M., (2004), *Histoire et trauma. La folie des guerres*, Paris, Stock, 2006, p.30.

² Semprun J., *Quel beau dimanche !*, op.cit., p.103.

manifestant dans le réel par le cloisonnement des activités publiques et privées. D'une certaine façon, on assiste à un véritable clivage du Moi. Pour les clandestins légaux et totaux l'action devient possible grâce à une banalisation des risques encourus et à un rattachement à des références culturelles, historiques qui servent de points d'ancrage au fait résistant. Sans toutes les citer, de grandes lignes se dégagent : les références historiques, patriotiques, politiques et religieuses. Pour combattre, les résistants utilisent toutes leurs compétences. Tous font preuve de capacités adaptatives importantes favorisant le rebond du processus résilient. L'analyse des différents témoignages nous permet de retrouver les trois grands axes retenus pour l'étude de la résilience : décryptage de l'environnement, présence des tuteurs de résilience, activités sublimatoires. Pour mener à bien leurs actions, les résistants recherchent des complicités. Assurant la logistique, ces complices servent aussi d'appuis symboliques, créant une solidarité faisant rempart contre la mort, luttant contre le ravage mélancolique.

L'après-coup : le noyau mélancolique

Si certains survivants (D. Rousset, P. Levi, R. Antelme) ont été saisis par l'urgence de témoigner dès leur libération, d'autres (R. Klüger, J. Bialot, I. Kertesz) se sont murés dans le silence. Ceux qui ont connu l'effroi ne peuvent le quitter. La mort intériorisée les habite comme si leur condamnation était différée mais sans cesse réaffirmée. Parler, raconter, témoigner, implique une confrontation trop violente à la mort. Car cette parole est avant tout inaudible. Alors, le déporté replonge dans une effroyable solitude, écrasé par sa « connaissance inutile »⁴, ce « savoir-déporté »⁵ dont personne ne veut. Prisonnier de l'injonction paradoxale « parle et tais toi ! », il traîne la cohorte de ses frères d'ombre et vit au présent antérieur le temps gelé du traumatisme : le vertige surnois du blanc (blanc de la neige sur la place d'appel, blanc des cendres du crématoire, blanc de l'oubli), la voix du SS hurlant dans la nuit, le calme trompeur d'une fumée dans le ciel. Le rescapé sait désormais que sous le calme apparent se cache un gouffre insondable, qu'il ne connaîtra plus de repos, que son retour du camp n'est qu'un mirage : « la seule réalité vraie est l'expérience des camps »⁶. L'écriture résiliente, cicatricielle, nous fait assister à la naissance d'un écrivain, assigné à comparaître, porte-parole des naufragés. Le palimpseste de cette expérience mortifère dévoile la guérison en cours. Grâce au « mentir-vrai » de la littérature, Semprun nous fait approcher le ravage de l'extermination mais aussi les forces vives, résilientes, survivantes de la fraternité.

³ Seghers P., *La Résistance et ses poètes*, op.cit., p.266.

⁴ Delbo C., *Auschwitz et après*, t2, op.cit., (*La Connaissance inutile*) sous-titre éponyme.

⁵ Stern A-L., *Le Savoir-déporté, camps, histoire, psychanalyse*, op.cit., (titre éponyme)

⁶ Verdussen R., « Jorge Semprun, l'homme de son siècle », *Libre Belgique*, 5 décembre 1994.